

6 février 1944- 6 février 2006

Comme les années précédentes nous sommes réunis en ce 6 février pour rappeler le destin tragique de nos concitoyens disparus à Mauthausen.

Jusqu'en janvier 1944 Brénod vit dans une tranquillité apparente, mais tranquillité toute provisoire. Les maquis de la région, dont le effectifs ont augmenté peu à peu et qui ont reçu de l'armement constituent une menace pour les Allemands qui encerclent le plateau. Début février se produisent les premiers accrochages, notamment près de Ruffieu.

Le 5 février une colonne allemande traverse Brénod et se dirige vers Hauteville. Elle reprend la direction de Nantua en fin d'après-midi. De nombreux hommes du village, qui s'étaient réfugiés dans les fermes des environs, regagnent leur domicile. Le lendemain matin 6 février le soleil brille sur la neige tombée pendant la nuit. Les Allemands sont arrivés tôt et cernent le village tandis que des soldats vont de maison en maison et invitent les hommes à se rendre sur la place pour un contrôle d'identité. Finalement, les jeunes de moins de 16 ans et les hommes de plus de 40 ans sont autorisés à rentrer chez eux tandis que le reste, soit 24 personnes, embarquent dans un camion qui, au milieu d'autres véhicules, quitte le pays alors que les incendies font rage. Les prisonniers passent la nuit à Poncin et se retrouvent

finalement à l'Ecole de santé militaire, avenue Berthelot où siège la Gestapo. Après un dernier contrôle d'identité et un interrogatoire parfois brutal ils sont incarcérés au Fort Montluc où ils sont rejoints par une dizaine de Berniolans arrêtés au cours de la semaine. Le 12 février un train les emmène tous à Compiègne, centre de détention et de regroupement avant le départ pour l'Allemagne.

Le 22 mars au petit matin ils sont inclus dans une colonne de 1300 hommes qui quitte le front 122 et, par groupes de 100, rejoint la gare. Les rues de la ville sont désertes et on devine des visages derrière les rideaux des maisons. Des SS. accompagnés de chiens sont sur le quai devant un train de marchandises dont la machine est sous pression..Chaque groupe de prisonniers s'arrête devant un wagon dont les portes sont ouvertes et, sous les hurlements des soldats et les aboiements furieux des chiens, doit s'engouffrer rapidement dans le wagon qui lui fait face. Un fut, à usage de tinette, se trouve au centre. Il sera vite plein et empestera rapidement l'atmosphère

Pendant 3 jours 100 hommes sont confinés dans moins de 30 m² et, sans air frais, dans une atmosphère chaude et humide, se heurtent, se bousculent, s'énervent, s'injurient. Certains tombent et peinent à se relever, d'autres suffoquent et perdent connaissance, d'autres enfin perdent la tête. Des tentatives d'évasion se produisent et ceux qui se trouvent dans le wagon des évadés sont mis à nu et envoyés dans

wagons intacts dont l'effectif atteint alors de 120 à 140 hommes. Le 25 mars vers 3 heures du matin le train s'arrête enfin devant une petite gare. C'est Mauthausen. Le comité d'accueil, SS et chiens, est encore là et il faut descendre rapidement pour reformer une colonne qui ne compte plus que 1256 hommes. Par un chemin enneigé et en pente, ils arrivent enfin devant une muraille de 5 mètres de haut sur laquelle se découpent dans le ciel des miradors et un immense portail surmonté de l'aigle hitlérien.

Dans le camp, alignés face à un mur, sans bouger, les déportés attendent le jour pour descendre dans un sous-sol. Dans une première pièce ils abandonnent tous leurs vêtements et leurs pauvres bagages ; dans une seconde ils sont intégralement rasés ; enfin, dans une troisième ils sont abondamment douchés. A la sortie vêtus d'une chemise et d'un caleçon en toile mince, n'ayant plus rien, ils traversent une cour et, dans un bureau, reçoivent le numéro matricule qui remplacera leur nom pendant tout leur séjour au camp.

Ils sont alors dirigés vers un petit camp intérieur, dit de quarantaine où ils vont faire l'apprentissage de la vie concentrationnaire. Couchés par terre en sardines, lapant comme des chiens dans des cuvettes un liquide baptisé café ou un brouet infâme appelé soupe, c'est là qu'ils vont sentir pour la première fois l'odeur âcre des corps qui se consomment. C'est là aussi qu'ils assisteront pour la première fois à l'assassinat d'un homme.

Dans le courant d'avril 1944, les Berniolans qui, jusqu'alors, ne s'étaient pas quittés partent dans l'un des petits camps extérieurs appelés kommandos, où ils feront des travaux de terrassement ou de déblaiement ou travailleront dans une usine. L'avance des troupes alliées, en avril 1945, entraîne le retour à Mauthausen lors de « marches de la mort » au cours desquelles les malades ou les plus faibles seront abattus comme des bêtes sur le bord de la route.

Pendant ce séjour en Autriche jusqu'à leur libération par les Américains le 5 mai 1945, considérés comme des sous-hommes et moins bien traités que des chiens, les déportés ont mené une vie de bagnards et ont lutté sans cesse, la peur au ventre, contre la faim, la fatigue et le froid, dans la hantise de la maladie, des coups et d'une mort sans cesse présente.. Pendant toute cette période leur vie s'est résumée en un mot « Tenir ». Tous, ou presque tous, l'ont voulu. Certains ont pu.. d'autres pas. Pour ces derniers le destin n'était sans doute pas d'accord

Le retour des déportés s'est échelonné du 12 mai au 9 juin 1945. Malheureusement 15 familles ont eu à déplorer la disparition d'un être cher

*Au nom des déportés, disparus ou encore de ce monde,
je vous remercie infiniment de votre présence et de votre
attention.*